33952

UN COUP DE VENT

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARIN, BRUNSWICK ET DE BEAUPLAN

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 22 MAI 1853.

Biblioteca V. E. III NAPOLI

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CÉSARINE . . . . . Mlle ALINE DUVAL.
LUDOVIC. . . . . M. RAVEL.
MONTRICHARD.
Mme GUÉPIN.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

AVIS. — Vu les traités internationaux, relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire *Un Coup de Vent* à l'étranger, sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs de la pièce.

UN COUP DE VENT.

Une chambre modestement meublée. — Une fenêtre à droite, deuxième plan. — Un placard au premier plan. — Une porte au fond. — A gauche, une autre porte, — Au deuxième plan de gauche, un cor de chasse accroché au mur près de la porte du fond.—Un paravent fermé placé près de la porte de gauche, deuxième plan. — Des vêtements d'homme sur un porte-habit. — Un guéridon près de la fenêtre.

SCÈNE I.

(*Au lever du rideau on entend cogner à la porte du fond.*)

MADAME GUÉPIN, *en dehors.*

Puisque je vous dis que vous pouvez entrer !

CÉSARINE, *en dehors.*

Je vois bien ! la clé est sur la porte, mais c'est ce qui me prouve que le monsieur est peut-être chez lui...

MADAME GUÉPIN, *en dehors.*

Je vous réitère que non... Il laisse la clé comme ça tous les matins pour quo je puisse faire son ménage.

CÉSARINE, *entrant avec précaution.*

C'est vrai ! il n'y a personne... La portière n'a pas menti... elle est pourtant bien vieille pour dire la vérité... c'est égal, quoique le locataire soit absent, laissons la porte ouverte; ça ne m'empêchera pas de visiter le local ; vu que j'en ai besoin d'un à l'effet de passer une quinzaine dans la capitale pour des affaires encore plus capitales... J'aurais bien voulu trouver une chambre de demoiselle; mais, depuis deux heures que je me promène, le nez en l'air, je vois sur tous les écriteaux : *Chambre de garçon ; Appartement de garçon...* Ah ça ! mais où demeurent donc les demoiselles, à Paris? Est-ce que par hasard elles logeraient chez les... Oh ! j'estime trop mon sexe pour le supposer... mais ça ne m'étonnerait pas... (*Regardant autour d'elle.*) C'est donc ça une chambre garnie... le mobilier n'est pas Pompadour ! rien sur les murs... pas le moindre paysage !... Ah ! si, en fait de tableaux, un cor de chasse ! Je connais ça, j'en joue avec une certaino imperfection... On me demandera peut-être comment il se fait qu'une personne bien élevée touche de cet instrument ?... D'abord, je ne suis pas bien élevée... J'ai ça de commun avec beaucoup de demoiselles qui ont reçu de l'éducation... Non, voilà l'affaire... je suis issue de père et mère tenant bal public à Moulins, d'où j'arrive... Eh bien ! par économie, mes frères, mes sœurs et moi, nous composons l'orchestre à nous tout seuls... pas d'étrangers !

AIR *de l'Apothicaire.*

Faut voir ronfler, dans les grands jours,
Le trombonne et la contrebasse !
Soufflant, raclant comme des sourds,
Chacun s'y met de bonne grâce !
Mon père, des autres parents
Ne suit pas la marche commune :
Il veut faire de ses enfants,
Les instruments... de sa fortune.

C'est bien vu... bien examiné ! je vais arrêter cette chambre... (*Elle va pour sortir ; elle s'arrête.*) Ah ! mais, un instant... Où est donc le lit?... Il me faut un lit. Je ne peux pas me coucher en rond, sur une chaise, comme un matou !... Ah ! je me souviens !... la portière m'a dit : (*Désignant la gauche.*) Là... dans une petite chambre... Eh bien ! et mes nippes ! où fourrerai-je mes nippes ?... Dans cette armoire... ou bien dans ce placard... (*Elle l'ouvre.*) Un corset !... chez un jeune homme seul... (*Elle tire du placard un petit corset.*) Horreur ! et ceci... (*Elle en a tiré un énorme.*) Encore un !... Deux intrigues en même temps ! Après ça, ils appartiennent peut-être à la même personne. Elle était maigre d'abord... elle aura engraissé ! et le soleil éclaire des scènes aussi plastiques ! Quand je dis qu'il éclaire... pas trop ! cette craqueuse de portière qui me dit que la chambre est au midi... oui, au midi, du côté où il n'y a pas de fenêtre !... Si, du moins on avait une vue... (*Elle ouvre la fenêtre.*) Ah ! quel vent il fait ici !... Tiens, un monsieur en face qui joue la pantomime sur son balcon... Mais, Dieu me pardonne ! c'est à moi qu'il fait le télégraphe... Un homme d'âge ! a-t-on jamais vu ! (*Elle pousse la fenêtre à moitié, se retire à reculons et renverse le guéridon.*)

LUDOVIC, *dans le cabinet de gauche*

Eh ! la mère Guépin, ménagez donc mon palissandre !

CÉSARINE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que le locataire ?... et cette portière qui me disait !... Sauvons-nous bien vite ; si on me voyait ici, on croirait des choses... (*En ce moment la fenêtre, à moitié fermée, s'ouvre avec violence, et, au même instant, la porte du fond, restée entr'ouverte, se ferme violemment.*) En voilà un coup de vent !... (*Cherchant à r'ouvrir la porte.*) Ah ça ! mais, comment donc !... Miséricorde ! la clé en dehors et pas de pène à la serrure pour ouvrir !... (*Frappant à la porte du fond.*) Madame, madame la concierge !... je suis dedans !... (*Elle écoute.*)

LUDOVIC, *de sa chambre.*

Ah ça ! mère Guépin, vous troublez mon sommeil !... Avez-vous battu mes habits ? Vous savez que je n'en ai pas de rechange... Mettez-vous à la fenêtre... je vais les prendre.

CÉSARINE. *montrant les vêtements de Ludovic.*

Ses effets ici!... S'il n'en a pas d'autres... comment va-t-il venir?

LUDOVIC.

Hé! la mère Guépin... est-il neuf heures à la pendule?

CÉSARINE.

Neuf heures!... Attends!... attends!... (*Elle court à la pendule, la retourne et frappe six fois sur le timbre.*)

LUDOVIC, *achevant de compter.*

Trois, quatre, cinq, six!.. six heures! Et vous me faites un pareil sabat!.. Laissez-moi donc retapper de l'œil.

CÉSARINE.

Bien! il va se rendormir! Oui, mais je ne peux pas rester ici comme madame Barbe-Bleue, à dire : Sœur Anne! ne vois-tu rien venir?... Que je suis bête!... je vais appeler la portière par la fenêtre. (*Se mettant à la fenêtre.*) Bon!... la fenêtre donne sur la rue!... Allons! encore ce vieux racorni qui m'envoie ses gestes! mais j'y songe! voilà le chevalier qui va me faire sortir de cette tour obscure. (*Elle se rapproche de la fenêtre et fait des salutations, puis, comme si le voisin pouvait l'entendre.*) Plaît-il, monsieur? Si je consens... à ce que vous veniez?.. c'est bien risqué... mais enfin, vous êtes si comme il faut!... (*Quittant la fenêtre.*) C'est ça! ce vieux graveleux va monter; il trouve la clé sur la porte, il entre, moi je file en le priant de m'attendre un peu, et je l'enferme avec le locataire; ça sera drôle! (*En ce moment, une pièce de monnaie, roulée dans du papier, tombe dans la chambre, venant de la fenêtre.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Elle ouvre le papier.*) Une pièce de monnaie... Ah! il y a de l'écriture. (*Lisant.*) « Je vole auprès de vous, ma voi-« sine; mais faites en sorte que personne ne me voie... ma posi-« tion sociale m'impose les plus grands ménagements...— *Nota* « *bene*. Vous me rendrez ma pièce de deux sous. — MONTRI-« CHARD. » (*Très-étonnée.*) Montrichard! en voilà une chance!.. juste le nom du scélérat que je viens chercher à Paris!... Je n'avais pas son adresse...Comme ça se rencontre! Ça doit être lui... oui, oui... un coureur d'aventures!... Eh bien! tu ne t'attends pas à la réception que je vas te faire! (*Fièrement, et comme si elle s'adressait à quelqu'un.*) Oui, monsieur, je suis Césarine Picotin, l'amie de la malheureuse Véronique Duflot!... jeune fille sage, très-sage, jusqu'au moment où elle a cessé de l'être! Oui, Véronique Duflot! Hein?... ce nom vous interloque, chenapan! il vous rappelle!... (*S'arrêtant.*) Oui, mais en me voyant ici, incarcérée avec un sexe différent, il me prendra pour une je ne sais quoi... Et moi qui viens à Paris pour lui faire de la morale!... il va me rire au nez!... (*Regardant la porte du fond.*) Comment lui interdire le seuil? pas de verroux à la porte! (*Prêtant l'oreille.*) On arpente le corridor... des

bottes qui craquent!... (*On frappe doucement à la porte du fond.*) C'est lui !... Si j'avais le temps, je me trouverais mal. Ah ! un moyen !...

(*Elle décroche le cor de chasse.*)

MONTRICHARD, *en dehors.*

Mademoiselle... puis-je entrer ?... mademoiselle !...

CESARINE.

Réponse. (*Elle souffle dans le cor de chasse et joue une fanfare qui finit par un couac.*)

MONTRICHARD, *en dehors.*

Pardon, monsieur, je me serai trompé de porte...

LUDOVIC, *de sa chambre.*

Hé ! mère Guépin... vieille sybile... est-ce vous qui donnez de la trompe ?...

CÉSARINE, *écoutant avec effroi.*

Bon ! l'autre qui se lève à présent !

LUDOVIC.

Répondez donc... ah ! sacrebleu je vais bien savoir.

CÉSARINE.

Et ses effets... qui sont ici... Monsieur n'entrez pas vous n'avez pas assez de robe de chambre. (*Elle court à la porte de gauche, qui est au moment de s'ouvrir et elle la tire à elle avec force.*)

LUDOVIC, *tirant la porte.*

Mais je ne veux pas entrer... je veux sortir... qui est là ?

CÉSARINE, *retenant toujours la porte.*

Monsieur, ne craignez rien, c'est moi.

LUDOVIC.

Qui, moi ? ça n'est pas un nom !... tout le monde s'appelle *c'est moi !*

CÉSARINE.

Monsieur, je suis une femme comme il faut !

LUDOVIC.

Avez-vous trois cent mille livres de rente ?

CÉSARINE.

Pas tout à fait !

LUDOVIC.

Alors, vous n'êtes pas assez comme il faut ! vous venez me chiper mes nippes ; vous êtes une jeune filouse !

CÉSARINE, *luttant.*

Oh ! vous n'entrerez pas !... je suis forte comme un Turc !

LUDOVIC.

Comme un Turc? vous allez voir ce que je fais de la porte! (*Ils luttent tous deux, Césarine cède, jette un cri, se saisit précipitamment du paravent placé près de la porte, le développe vivement et cache ainsi Ludovic, aux yeux des spectateurs, au moment où la porte s'ouvre.*)

SCÈNE II.

LUDOVIC, CÉSARINE.

CÉSARINE.

Monsieur!... au nom des usages reçus, retirez-vous!... vous n'êtes pas décemment couvert!...

LUDOVIC, *entièrement caché par le paravent.*

Ce paravent a plusieurs feuilles... et je connais bien des statues qui ne pourraient en dire autant. D'ailleurs, qui êtes-vous?

CÉSARINE.

Monsieur, je suis Césarine Picotin et je viens à Paris pour relancer un particulier intitulé Montrichard.

LUDOVIC.

Montrichard?... mais c'est mon nom... c'est ma maison... c'est ma souche. * (*Il gagne la droite avec son paravent.*)

CÉSARINE.

Alors... cet homme replet... qui demeure en face?...

LUDOVIC.

En face? depuis hier... c'est mon oncle, un oncle paternel qui ne l'est guère, et qui m'a laissé trois ans dans la débine, à Moulins!

CÉSARINE.

Moulins! monsieur, auriez-vous connu dans ce chef-lieu une pauvre fille?

LUDOVIC.

Plusieurs.

CÉSARINE.

Non!... une... Véronique Duflot.

LUDOVIC.

Véronique! (*Il hennit.*)

CÉSARINE.

Qu'est-ce qui vous prend?

LUDOVIC.

N'ayez pas peur!... c'est mon cri en amour et je l'ai tant aimée!

CÉSARINE.

Ah! c'est vous, paltoquet, qui avez séduit cette infortunée?... c'est vous qui l'avez plantée là un beau matin, à dix heures et demie du soir, en ne lui laissant pas beaucoup votre nom, et pas du tout, votre adresse!

* Césarine, Ludovic.

LUDOVIC.

Oh !... mademoiselle !... c'est tout un drame !... Un soir, je la quitte pour aller dans le monde.., un bal de charcutiers, où j'avais été invité par faveur, j'y arrive à bon port, comme ils disent entr'eux !... Mais en sortant, je tombe dans un embarras de voitures... Voilà pourquoi je suis resté trois ans sans la voir. (*S'approchant.*) Mais, dites-moi, qu'est-elle devenue ?

CÉSARINE.

Ce qu'elle est devenue ?... mon Dieu ! ce que deviennent bien des pauvres filles abandonnées !... Véronique s'est mise à pleurer, à gémir. (*On entend Ludovic pleurer.*) Elle est tombée malade. (*Même jeu.*) Puis elle nous a quitté... pour toujours.. (*Ludovic sanglotte.*) Mais, avant de partir... Césarine, qu'elle m'a dit...

AIR : *Ne vois-tu pas.*

Césarin', quand j' touche à ma fin,
Mon amitié te laisse un gage,
Je te lègue un pauvre orphelin.
Veux-tu t' charger d' mon héritage ?
Je lui dis : calme tes regrets,
Puisque ton p'tit n'a plus de mère,
C'est un' chos' qu'on n' remplace jamais,
Mais du moins, j' lui servirai d' père.
Et d'puis c'temps là, je suis son père !

LUDOVIC, *avec émotion.*

Ah ! mademoiselle, souffrez que je vous presse... (*Il fait un mouvement.*)

CÉSARINE, *très-sévèrement.*

Monsieur, je vous défends de sortir !

LUDOVIC.

Eh bien, entrez ! on ne vous verra pas.

CÉSARINE.

Monsieur !

LUDOVIC.

Alors passez-moi mes nippes.

CÉSARINE.

Non, monstre ! je ne veux pas vous voir ; je vous arracherais les yeux.

LUDOVIC.

Sapristie !.. Je reste dans mon paravent, je m'en fais un talma sans manches !... Mais, parlez-moi de mon fils... car ce doit en être un... me ressemble-t-il ?

CÉSARINE.

Il a votre voix, quand il crie... Quant au physique, un beau

chouchou, blanc et rose, mauvais comme un âne rouge, mais joli comme un chérubin !...

LUDOVIC, *remontant avec le paravent.*

Je vais chercher Timoléon... c'est le nom que je lui donne... J'y cours !

CÉSARINE.

Dans ce costume ?

LUDOVIC.

Bah ! je prendrai l'omnibus !

CÉSARINE.

Minute !... je me suis attachée à ce mioche... J'ai des droits sacrés... il me doit tout.

LUDOVIC.

Moi... Il me doit la vie... car je suis son auteur !

CÉSARINE.

Du tout, c'est moi qui suis son père !

LUDOVIC.

Comment l'entendez-vous ?

CÉSARINE.

Comme vous voudrez !

LUDOVIC.

Soit, pourvu que vous me permettiez d'être sa mère.

CÉSARINE.

Comment l'entendez-vous ?

LUDOVIC.

Mademoiselle Picotin !... Je rêve une fusion... comme les chemins de fer... Formons un réseau... unissons *nos voies.*

CÉSARINE.

Sans m'avoir vu ? Sans savoir si je suis petite ou grande... belle ou laide...

LUDOVIC.

J'ai lu dans Montesquieu... qu'un bon cœur n'est jamais grêlé... et puis, j'ai une toquade pour vous !

CÉSARINE, *qui ne comprend pas.*

Une toquade ?...

LUDOVIC.

Eh bien ! oui !... quoi !... vous êtes ma turlutaine... Fusionnons !

CÉSARINE.

Eh bien... à cause du petit Timoléon... je ne dis pas... on verra !

LUDOVIC.

Quant à... ma dot* j'espère bien que ma vieille canaille d'oncle...

CÉSARINE.

Ne parlez pas si haut, il pourrait vous entendre.

LUDOVIC.

Lui ?

CÉSARINE.

Il est en train d'en monter une dans le corridor.

LUDOVIC.

Il me cherche !

CÉSARINE.

Pas vous !... moi !... il m'a vue par la fenêtre et il m'a jeté un billet.

LUDOVIC.

De banque ?

CÉSARINE.

Non... un billet.

LUDOVIC.

Doux ?

CÉSARINE, *qui ne comprend pas.*

Eh bien... de sa fenêtre !

LUDOVIC.

Non... je dis... un billet doux... avec un X... vous l'avez ?

CÉSARINE.

Certainement.

LUDOVIC.

Quelle chance !... je vais faire chanter mon oncle comme un rossignol... je vais lui extraire une foule de dollars !

MONTRICHARD, *frappant au fond.*

Mademoiselle... je vous vois... vous êtes là !

CÉSARINE, *bas.*

C'est lui ! faut-il lui dire d'entrer ?

LUDOVIC.

Tout à l'heure... j'ai mon plan... (*Il se transporte avec son paravent devant la porte du fond et se pose de manière à masquer entièrement cette porte.*) Allez !*

MONTRICHARD, *frappant.*

Eh bien, mademoiselle ! j'attends !... j'attends toujours !

LUDOVIC, *voix de femme.*

Me voilà ! me voilà !... Entrez... (*La porte du fond s'ouvre.*

* Césarine, Ludovic.

* Ludovic, Cesarine.

Montrichard se trouve enveloppé dans le paravent avec Ludovic.)

SCÈNE III.

MONTRICHARD, LUDOVIC, CÉSARINE.

MONTRICHARD.

Que vois-je ? mon gueusard de neveu !

LUDOVIC.

Oui, mon gueusard d'oncle !

MONTRICHARD, *se débattant.*

Je veux sortir.

LUDOVIC.

Un moment... (*A Montichard.*) Vous allez d'abord m'avancer dix mille francs !

MONTRICHARD.

Pourquoi faire ?

LUDOVIC.

J'en ai besoin pour aller me faire couper les cheveux et en donner une boucle à ma future.

MONTRICHARD.

Jamais !

LUDOVIC.

Passez-moi le billet.

CÉSARINE.

Voilà ! (*Elle le lui donne.*)

LUDOVIC, *à Montrichard.*

Reconnaissez-vous vos pattes... de mouche.

MONTICHARD.

Mon style... c'est un guet-à-pens !

LUDOVIC.

Je consens, tu consens... il et elle consent. . Césarine, fusionnons-nous ?

CÉSARINE.

Un instant ! je ne fusionne pas de la main gauche.

LUDOVIC.

Je vous tends la rive droite. (*Il passe son bras à travers le paravent.*)

CÉSARINE.

Comment ! se marier à l'aveuglette !

LUDOVIC.

On s'épouse bien tous les jours à tâtons !

CÉSARINE.

Je cours chercher le petit.

LUDOVIC.

Et ! Césarine !... et le couplet au public ?

CÉSARINE.

Eh bien ! allez !